

## H6 – Séance 2 : Quelles sont les conditions de vie dans les tranchées ?

### Lettre 1

Si vous étiez parmi nous, comme vous partageriez notre confiance! Ils sont si fiers, mes camarades! En ce moment, ils attendent dans la cour du quartier qu'on les habille et qu'on les arme. Ils chantent, ils rient; ils jouent aux cartes, sur des caisses de munitions. Ils s'interpellent. Déjà ils se sont donné des surnoms. Ils blaguent. Ils font des mots et certains mots qu'ils font sont héroïques.

Ils ont quitté leur foyer et leurs yeux sont secs. Il y a de la fierté dans leur regard et de la foi: ils parlent de la guerre simplement, avec une bonne humeur tranquille, avec un admirable entrain, sans forfanterie.

Et depuis leur départ de Paris, ils sont ainsi.

Ce voyage! Vous n'allez pas me croire je n'ai pas le souvenir de m'être jamais autant amusé! Vous ne pouvez imaginer la gaieté, la verve de mes camarades, leurs trouvailles. Pendant toute la durée du trajet, ils n'ont pas cessé de plaisanter, évoquant leurs souvenirs de caserne, imaginant les exploits qu'ils accompliront.

Lettre anonyme d'un mobilisé – 1914

### Lettre 2

Voilà près d'un mois que je ne me suis pas déshabillé et que je n'ai pas retiré mes chaussures. Je me suis lavé deux fois : dans une fontaine et dans un ruisseau près d'un cheval mort. On dort un quart d'heure de temps en temps. On dort debout, à genoux, assis, accroupi et même couché. On dort sur les chemins, dans les buissons, dans les tranchées, dans les arbres, dans la boue. On dort même sous la fusillade. Le silence seul réveille.

D'après une lettre d'André Fribourg (soldat) parue au journal *L'Opinion*, 1915

### Lettre 3

C'est l'averse. Accroupis dans la tranchée, nous attendons. L'uniforme s'imprègne brin à brin. Après trois heures, je sens comme un doigt froid sur ma chair. C'est l'eau qui pénètre. Manteau, veste, chandails, chemise ont été traversés ; Après quinze heures, il pleut. La nuit froide glace l'eau dont nous sommes revêtus. Après vingt-quatre heures, il pleut. La canonnade redouble. Je me baisse, je me couche à fond de la tranchée, dans l'eau.

D'après une lettre d'André Fribourg parue au journal *L'Opinion*, 1915.

### Lettre 4

Ma chère Édith,

La vie ici est très dure. Dans les tranchées, l'odeur de la mort règne. Les rats nous envahissent, les parasites nous rongent la peau ; nous vivons dans la boue, elle nous envahit, nous ralentit et arrache nos grolles. Le froid se rajoute à ces supplices. Ce vent glacial qui nous gèle les os, il nous poursuit chaque jour. La nuit, il nous est impossible de dormir. Être prêt, à chaque instant, prêt à attaquer, prêt à tuer. Tuer, ceci est le maître-mot de notre histoire. Ils nous répètent qu'il faut tuer pour survivre, je dirais plutôt vivre pour tuer. C'est comme cela que je vis chaque minute de cet enfer. Sans hygiène. Sans repos. Sans joie. Sans vie.

Extrait d'une lettre de Pierre à sa femme, 22 septembre 1916